SANGAR.—Et c'est alors, Ivan, que tu seras réellement libre.

IVAN.—Libre !... je le suis déjà, grâce à toi, qui m'as fait évader de la forteresse de Polstock, où le czar, que je hais, me retenait prisonnier ! C'est par toi, par tes bohémiens dévoués que j'ai pu correspondre avec Féofar-Khan. C'est grâce à toi, enfin, que j'ai pu pénétrer dans le palais du gouverneur, et que je vais obtenir ce passeport, sans lequel je n'aurais jamais pu franchir la frontière pour aller rejoindre les armées de l'émir... Sangar, je ne l'oublierai pas.

SANGAR.—Depuis le jour où tu m'as sauvé, pendant cette guerre de Khiva, depuis que le colonel Ivan Ogareff a ramené à la vie le bohémien que les Russes venaient de fouetter comme espion, le bohémien t'appartient corps et âme ! Il est devenu le mortel ennemi de ces Russes qu'il hait autant que tu les hais toi-même. Ivan, il n'y a plus rien de moscovite en toi ! Que ton épaule saigne toujours à l'endroit où l'on a arraché l'épaulette, comme mon épaule saignera toujours à l'endroit où le fouet l'a déchirée !

IVAN.—Ne crains rien !... ma vengeance marchera de pair avec la tienne.

SANGAR.—Ah ! je le retrouverai, ce Sibérien... ce Pierre Strogoff qui m'a dénoncé aux Russes !... Je le retrouverai, dussé-je aller le saisir jusque dans Kolyvan dont les Tartares vont bientôt s'emparer !...

IVAN.—Comme ils s'empareront d'Irkoutsk, conduits par moi à l'assaut de cette capitale ! Ah ! Grand-Duc maudit ! en me cassant de mon grade, en me faisant emprisonner, tu as fait manquer ce premier soulèvement que j'avais orga-